

Percevoir la pertinence

P.E. de Josselin de Jong

Volume 7, Number 2, 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/006133ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/006133ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

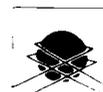
1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

de Jong, P. d. J. (1983). Percevoir la pertinence. *Anthropologie et Sociétés*, 7(2), 61–65. <https://doi.org/10.7202/006133ar>

PERCEVOIR LA PERTINENCE



P.E. de Josselin de Jong
 Institut d'Études Sociales et Culturelles
 Université de Leyden

Tous les anthropologues sont conscients des demandes de toutes parts pour une anthropologie qu'on appelle souvent « appliquée » et parfois « socialement pertinente ». Dans plusieurs pays, les organismes qui subventionnent la recherche ont même adopté comme politique de favoriser ce genre de recherche, par exemple en réservant un certain pourcentage de leurs fonds ou en allouant de nouveaux crédits spéciaux pour subventionner des projets d'« anthropologie appliquée ». À mon avis, ces efforts, quoique bien intentionnés, manquent de discernement et pourraient même causer du tort, d'abord parce que trop souvent on adopte un critère simpliste pour déterminer quel type de projet ou quel projet en particulier peut être qualifié d'« anthropologie appliquée » et par le fait même de « pertinent ».

En d'autres mots, même si quelqu'un s'intéressant aux problèmes des pays sous-développés souhaite favoriser des projets en « anthropologie *appliquée* » la question se pose trop peu souvent de savoir quelle sorte de recherche anthropologique est, et laquelle n'est pas, *applicable*. Où, si elle existe, se situe la frontière entre recherche « pure » et recherche « appliquée » ? Pour les praticiens des sciences naturelles, cette question est beaucoup plus familière qu'elle ne semble l'être en sciences sociales. Quelques exemples, empruntés d'abord à la physique, peuvent nous éclairer.

Dans son article sur l'interaction entre la physique et la technologie, H.R.G. Casimir (1979) illustre par les exemples suivants son propos selon lequel « découverte scientifique et analyse précèdent l'application technologique ». Les expériences d'Oersted, suivies par les études méticuleuses d'Ampère sur les effets des courants électriques sur les aimants, ont précédé la construction du premier moteur électrique. La découverte par Faraday de l'induction électromagnétique précédait la conception des premières dynamos de Siemens. La prédiction des ondes électromagnétiques faite par Maxwell fut suivie de leur découverte par Heinrich Hertz, elle-même suivie des travaux de Marconi qui a démontré que ces ondes étaient un moyen efficace de télécommunication. Casimir conclut son bref exposé sur l'application de la physique nucléaire par ces mots : « Tout ceci était, en partie, la conséquence de la possibilité d'utiliser l'électronique, elle-même amenée par la découverte de l'électron — découverte relevant du champ de la science pure et parfois décriée dans les milieux techniques, au début ». En somme, la « physique à haute énergie » se poursuit maintenant depuis plus de 40 ans et même si nous ne lui connaissons pas encore d'application, cela ne veut pas dire qu'il n'y en aura jamais. Après tout, il a aussi fallu 30 à 35 ans avant d'entrevoir des possibilités d'application à la physique nucléaire, autres que le traitement médical par radiation » (Casimir 1979 : 25).

Ces données, loin d'être nouvelles, nous amènent déjà à l'observation, loin d'être étonnante, que quatre types de travaux ont été abordés dans le domaine de la physique, i.e. la recherche dont le but et l'objet étaient purement scientifiques : un travail qui était et se voulait purement technique et appliqué ; un travail en science pure dont le but était d'en arriver à une application ; et un travail en science pure qui, à une étape ultérieure, s'est révélé applicable. Étant donné ces faits et développements bien connus en science et la propension parmi les partisans de l'anthropologie appliquée à prendre les sciences

naturelles en exemple, il est surprenant que dans ces mêmes cercles on fasse encore une distinction aussi rigide entre le « pur » ou « théorique » et l'« appliqué » en sciences sociales.

Une publication sur une recherche récente dans l'une des sciences naturelles, la biologie, présente une image très proche de celle donnée en physique. Son auteur, D.J. Kuenen, fait remarquer dès le début que, dans cette période où les demandes sont pressantes pour que se poursuivent dans les universités des recherches « socialement pertinentes », le biologiste et en particulier l'entomologiste est souvent considéré avec condescendance comme un collectionneur de papillons naïf et inutile. En fait, bien sûr, « la connaissance de la diversité des insectes constitue la base de l'entomologie appliquée. Cette connaissance est issue, en grande partie, d'une curiosité purement désintéressée » (Kuenen 1977: 7). Par exemple, des insectes dommageables en horticulture peuvent être détruits plus efficacement par certains autres insectes que par des moyens chimiques — mais ceci exige une connaissance approfondie des insectes herbivores et des insectes prédateurs.

En résumé, le progrès technique exige de nouvelles informations pour que la recherche « pure », fondamentale, puisse être comparée aux voyages de découverte des siècles précédents — remarque tirée d'un article écrit par un chimiste spécialisé en chimie organique, dont le titre est particulièrement révélateur: « La recherche fondamentale est pratique » (Wijnberg 1982).

Les précisions de ces cas et d'autres semblables ne sont peut-être pas très connues mais les conclusions qu'on en tire et l'interrelation étroite entre la recherche « pure » et « appliquée » en sciences naturelles nous sont tellement familières que personne ne peut les ignorer. Néanmoins, en sciences sociales, la tendance persiste à faire une nette distinction entre les deux types de recherche et à favoriser celle qu'on nomme « appliquée », souvent au détriment de l'autre. En anthropologie, c'est du plus absurde puisque, « justement, c'est parce que l'anthropologie appliquée veut 'changer' les structures, qu'elle se doit d'abord de les connaître »*, ainsi que le faisait si justement remarquer Roger Bastide (1971) il y a plus de dix ans. Par ailleurs, le fait que la recherche que mène l'anthropologue ait habituellement pour objet une société qui n'est pas la sienne introduit un facteur qui affaiblit davantage la distinction « pure » versus « appliquée » ou « théorique » versus « socialement pertinente ». C'est de ce facteur dont il sera question dans cet article.

L'importance de ce facteur additionnel que j'appellerai « perception de la pertinence » m'a été révélée de manière frappante il y a quelques années. Je crois que les circonstances sont suffisamment édifiantes pour être racontées avec quelques détails.

La série d'événements a commencé avec la publication, quelques années plus tôt, d'un de mes articles intitulé « The Rise and Decline of a National Hero » dans le *Journal of the Malaysian Branch, Royal Asiatic Society*. Il avait été écrit entièrement et uniquement dans un but académique, sans aucune intention d'en faire un essai en anthropologie appliquée ou à pertinence sociale. Le sujet en était le personnage de Hang Tuah dans la littérature et la tradition orale malaises.

Hang Tuah est un personnage grandement respecté chez les Malais d'Indonésie et de Malaisie; ces derniers le considèrent comme un héros national. Il joue un rôle prédominant dans l'oeuvre classique d'historiographie malaise, *Sejarah Melayu* ou les Annales Malaises, qui remonte au début du 17^e siècle. Il y est représenté comme un jeune homme ayant une brillante carrière à la cour du Sultan de Malacca, État malais qui florissait au 15^e siècle. Les Annales dépeignent ses succès de commandant de la marine, de diplomate et de membre éminent de la *jeunesse dorée** de Malacca. Ses principales qualités étaient le

* En français dans le texte.

courage, le *savoir-faire** et l'obéissance à son maître, le Sultan. Cependant, les Annales ne manquent pas de noter aussi ses faiblesses : envie, malhonnêteté et comportement retors envers un autre courtisan d'importance qu'il considère comme un rival quant aux faveurs du Sultan.

Un peu plus d'un siècle après les Annales, une autre oeuvre classique malaise est composée, l'*Hikayat Hang Tuah*. Comme son titre l'indique, Hang Tuah est le héros de ce roman du 18^e siècle. Le personnage historique, admirable mais imparfait, s'est maintenant transformé en Malais idéal. On y fait particulièrement ressortir son inébranlable loyauté envers le Sultan, même dans les circonstances les plus difficiles, ce qui en fait un exemple pour ses compatriotes. Dans le roman, il est en réalité plus que le modèle idéal de l'être social : il est surhumain grâce au pouvoir sacré de son arme, une dague. On peut dire que le bien-être de tout Malacca repose sur Hang Tuah et son *keris*, à tel point que lorsqu'il perd son arme, Malacca tombe aux mains des Portugais.

Dans les siècles suivants, la croyance populaire malaise développe davantage ce dernier thème. Le roman de Hang Tuah se termine en laissant non résolue la question de savoir si le grand héros est mort ou s'il vit toujours caché. Dès lors, des générations de Malais — les paysans bien sûr, mais pas seulement eux — choisirent la seconde possibilité et la tradition populaire (vivante mais jamais consignée par écrit) a ajouté qu'il reviendrait à la tête de son peuple s'il y avait danger qu'il soit vaincu par ses ennemis. Ainsi, pour citer un proverbe, *Tak 'kan Melayu hilang di dunia* : « Les Malais ne disparaîtront jamais de la surface de la terre ».

Jusqu'ici, nous avons vu le Hang Tuah de l'historiographie, avec ses qualités et ses défauts, idéalisé dans le roman et mythifié dans la tradition orale. Une tendance inverse s'établit après la 2^e guerre mondiale et fut mise en évidence en 1955, quand une compagnie malaise de cinéma produisit le très populaire film « Hang Tuah », basé sur le roman plutôt que sur les Annales. Il ne se terminait cependant pas par la disparition du héros après la chute de Malacca, mais sur un épisode que le roman et les Annales situent tous deux au sommet de sa carrière. Un de ses amis, Hang Jebat, se rebelle contre le Sultan, se rend maître du harem royal et occupe le palais. Après l'échec des tentatives faites par d'autres, le Sultan ordonne à Hang Tuah d'évincer le rebelle. À la suite un long duel à la dague, Tuah tue son ami et rend le palais au souverain. Au tomber du rideau, Hang Tuah, en gros plan, se tourne vers l'auditoire et dit : « J'ai servi le Sultan, mais j'ai tué Jebat, mon ami. Ai-je bien fait ou non ? »

Il devient vite évident (par les réactions de l'auditoire au film et aux nombreuses pièces de théâtre et de radio, basées sur le film, aussi bien que par le courrier dans la presse et les articles dans les journaux) que la sympathie générale passait de Tuah à Jebat. Il était possible d'être presque certain de la raison de ce choix : Hang Tuah était maintenant considéré comme un supporter trop aveugle d'une institution qui ne méritait plus une aussi totale allégeance.

Ainsi on se retrouve devant une réinterprétation moderne discréditant les actions d'un héros traditionnel. Les raisons de ce changement de perspective reposent principalement sur le déclin du prestige des Sultans malais autour des années 1945 à 1955 alors qu'ils étaient jugés (à tort ou raison) insuffisamment actifs dans le mouvement pour l'indépendance nationale de la Malaisie à cette époque.

Cela peut suffire à résumer mon article sur la montée et le déclin de Hang Tuah comme héros national qui a été écrit dans l'optique d'un essai en anthropologie historique : un exemple de recherche « pure », de « tour d'ivoire » plutôt que de recherche « appliquée » ou « socialement pertinente ». Néanmoins, nous devons maintenant examiner les conditions qui ont amené non seulement la tradition Hang Tuah elle-même, mais aussi son étude, à devenir directement pertinente pour la société malaise contemporaine.

* En français dans le texte.

Quelques années après la publication de l'article, plusieurs écrivains malais de Malaisie ont repris son thème et l'ont appliqué à une controverse en cours dans leur communauté. Je ne citerai que deux des nombreuses contributions à cette intéressante et importante polémique.

En 1974, Abu Hassan Sham s'élève contre ce qui était devenu une idéologie à la mode, à savoir l'exaltation du rebelle Hang Jebat plutôt que la personification des vertus traditionnelles par Hang Tuah. Il souligne que le rôle de Jebat est presque entièrement négatif, en sorte qu'il ne peut être mis sur le même pied que son adversaire comme modèle pour la société dans son ensemble. Puis, se référant à l'article que j'ai résumé, il ajoute que, contrairement aux héros des autres groupes ethniques indonésiens (i.e. les Acehneses et les Bugis), l'importance de Hang Tuah n'est pas limitée à un territoire particulier: il assume le caractère mythique (éternel) d'un sauveur pour la nation malaise tout entière (Abu Hassan Sham 1974: 42).

Quelques mois plus tard, dans un long article publié dans un quotidien, S.M. Hata partage l'opinion d'Abu Hassan pour ce qui est de son respect pour le personnage d'Hang Tuah mais discute son opinion en regard du caractère mythique de son héros. Le point important soulevé dans l'article de de Josselin de Jong est qu'on doit faire la distinction entre le Tuah historique des Annales et le personnage du roman et de la tradition populaire, celui-ci idéalisé et même mythifié. Le premier peut être adopté comme héros national, le second ne le peut pas et ne le devrait pas pour des raisons énoncées avec concision en tête de l'article de Hata. Les voici:

« À la recherche d'un héros: Hang Tuah. »

« Un héros ne sera pas crédible s'il est tiré d'une oeuvre de fiction. »

« Quiconque tente de trouver un héros national dans une oeuvre de fiction est voué à l'échec. »

Pour réaliser à quel point l'enjeu dépasse, et de loin, l'opinion de deux critiques littéraires, on devrait bien comprendre la cadre social de ce débat. Il y a quelque chose de tragique dans la situation des Malais. Tout d'abord, les événements historiques les ont divisés en deux, une moitié maintenant citoyens d'Indonésie, l'autre de Malaisie. Quant aux Malais de Malaisie, ils sont numériquement une minorité dans ce qu'ils considèrent leur propre pays. La recherche d'un idéal national, personnifié par un héros national n'est pas un jeu d'esprit* littéraire: pour le peuple et l'État Malais, c'est une question d'importance capitale.

D'une part, je pense que le cas de Hang Tuah confirme la conclusion à laquelle C.C. Berg (1952: 4) en était arrivé il y a trente ans: « La mythologie indonésienne est encore une force active à ce jour. » Dans le contexte de cet article, cependant, l'intérêt porte sur une raison différente: nous avons traité d'une publication que l'auteur, occidental, ne présentait pas ou ne proposait pas comme « pertinente », mais qui a été *rendue* « pertinente », i.e. elle a été « appliquée » par ses lecteurs en Asie du Sud-Est. Mais on pourrait tout aussi bien citer des exemples où la question d'applicabilité s'est décidée à l'inverse.

La conclusion, et même la leçon à tirer est évidente: ce qui est ou n'est pas pertinent n'a pas à être décidé avec arrogance par un chercheur étranger ou un organisme subventionnaire. Le dernier mot appartient et ne peut que revenir aux membres de la société concernée.

RÉFÉRENCES

ABU HASSAN SHAM

1974 « Wira kebangsaan: benarkah kita belum dapat mencarinya? (A National Hero: Have we not yet Found him?) », *Dewan Masyarakat*, September: 40-43.

BASTIDE R.

1971 *Anthropologie appliquée*. Paris: Payot.

BERG C.C.

1952 « Nederland en Indonesië », *De Gids*, Augustus-September: 2-14.

CASIMIR H.B.G.

1979 *De kringloop van natuurkunde en techniek in de 20^e eeuw*. Haarlem: Haarlemse Voor- drachten XXXIX.

HATA S.M.

1974 « Mencari wira: Hang Tuah (In search of a hero: Hang Tuah) ». *Berita Harian*, 17 December.

de JOSSELIN de JONG P.E.

1965 « The Rise and Decline of a National Hero », *Journal of the Malaysian Branch, Royal Asiatic Society* XXXVIII-2: 140-155.

KUENEN D.J.

1977 *Prikkebeen honoris causa*. Leyden: Presses Universitaires.

WIJNBERG H.

1982 « Fundamenteel onderzoek is praktisch », *Universiteit en Hogeschool* 28-4: 176-183.